

I L L U S I O N S  
G i r o l l e t

Textes de Michel Roux

Hors Collection

Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

1, place de la Redoute  
13200 Arles (France)  
Tél. +33 4 9091 0212  
[www.portaparolefrance.com](http://www.portaparolefrance.com)  
[info@portaparolefrance.com](mailto:info@portaparolefrance.com)

ISBN 978-2-37864-067-5

Première édition, juillet 2022





Mes vifs remerciements à Michel, pour sa sensibilité délicate qui a accompagné la rédaction de ce livre à l'hôtel du Cloître, à Arles.



L'invisible ne se révèle que par le visible ;  
L'infini ne rayonne qu'à travers la nécessaire finitude.

(François Cheng de l'Académie française)





Les photographies d'Isabelle Girollet mettent en avant la beauté dans le « brutalisme » des paysages urbains. Ce sont des usines, des chantiers, des ponts, qui prennent un autre aspect sous l'œil aiguisé de l'artiste, pour n'en voir plus que la beauté des couleurs ou des formes.

À dix-huit ans, elle est déjà assistante d'un grand photographe : huit ans de complicité artistique et son œil bien affiné par ce travail, Isabelle évolue dans le domaine de la publicité et de l'édition, pour arriver ensuite à une abstraction plus absolue. Ses œuvres sont un détournement poétique de ce qui nous entoure. Ces paysages qui de prime abord ne renferment aucune harmonie, l'artiste parvient à nous en faire découvrir tout le lyrisme.

Isabelle Girollet prend des plans, des formes qui transfigurent le sujet de la photo. Un pont devient un paysage lunaire, ou encore une porte automatique se transforme en un filet de lumière fugace. Cette abstraction laisse à l'observateur une grande liberté de réfléchir, de rêver à ce que pourrait être le sujet de la photographie.

L'artiste est alors dans la mouvance du poète Émile Verhaeren qui décrit dans *La Ville*, ces trésors que cachent les paysages industriels : « Ce sont des ponts tressés en fer jetés, par bonds, à travers l'air ; ce sont des blocs de colonnes que dominent des faces de gorgones ; ce sont des tours sur des faubourgs, ce sont des toits et des pignons, en vols pliés, sur les maisons ; c'est la ville tentaculaire, des clartés rouges qui bougent sur des poteaux et des grands mâts ».

Aujourd'hui, tout est inspiration pour Isabelle Girollet, un objet devient architecture, et l'architecture d'un bâtiment prend la forme d'un mouvement coloré. Mouvement souvent représenté, par l'alignement de plans différents. Ses photographies ne sont pas non plus sans rappeler l'art pictural. Ainsi, comme l'a écrit la Bibliothèque Nationale de France, « sa palette, c'est le monde ; ses pinceaux, la lumière ». Son œil photographique nous invite à dépasser les limites du visible, il éveille nos sens avec des compositions quasi-musicales, qui vibrent et résonnent en chacun de nous.



Isabelle Girollet aime la ville, les bâtiments, les chantiers, les usines. Elle voit, capte, magnifie les sites et les sujets urbains contemporains, pourvu qu'ils soient colorés. Désormais, comme le montrent ses nouveaux travaux, elle sait extraire de cette réalité, de cette entité, des formes abstraites.

Pour y parvenir, à l'image d'un compositeur-réalisateur, Isabelle attend son moment. Si la luminosité le permet, si elle éprouve la nécessité de créer ; elle se met en quête de rencontres, d'inattendus, le regard et l'esprit curieux, aux aguets. Ainsi, lorsqu'elle déniche ou découvre sa proie, elle tourne autour, instinctive. Elle guette, cherche, traque, jusqu'au détail, à la forme, à l'élément qu'elle seule saura attraper. Puis, quand son œil voit le sujet, il ne le lâche plus, le scrute, l'analyse, le compose. Il joue de bas en haut à la recherche de lignes, d'équilibres, de sens, de couleurs, de points de lumière. Enfin, il le capture. La prise alors rayonne, vibre et offre à l'artiste une véritable jouissance.

Photo-peintre, Isabelle a naturellement évolué en quelques années d'un monde industriel ou urbain — fait de métal, de bois, de verre et de béton — vers des formes artistiques, abstraites mais bien réelles, dans lesquelles tous repères, toutes identifications ont disparu.

À l'image des lignes et des équilibres qu'elle présente, toujours avec cette même exigence d'un cadrage rigoureux, elle nous propose un parcours esthétique gai et coloré.



Par quel miracle du regard et de la pensée, l'objet ordinaire devient de l'art ? Qui soupçonnerait, derrière une porte vitrée, à l'angle d'un mur, sur des dallages piétinés par des milliers de gens, une image artistique d'une signification profonde ? Le secret de cette alchimie est perdu dans la nuit des temps. On peut argumenter, échafauder des hypothèses, des théories psychologiques et sociologiques, mais le mystère demeure. Or, ce fait, irréductible, implacable, montre bien toute sa plénitude dans le cas d'Isabelle Girollet. Comment a-t-elle pu opérer un tel miracle sur une réalité aussi banale que la moderne architecture en ses détails les plus plats ? Eh bien, c'est précisément, cette personnalité si spontanée, si ouverte au monde changeant, qui nous offre ces visions et conceptions nouvelles.

Jamais elle n'était allée si loin dans l'innovation. Son œuvre devient floutée, ponctuée, mobile, vive. Ses photos sont construites comme autrefois, parfaitement équilibrées, mais *ça bouge, ça saute*, avec rapidité parfois. Elles reflètent une nouvelle lumière mouvante. C'est la découverte de la notion de temps dans l'image. Voilà, ce qu'Isabelle — cet artiste courageuse, gaie, bienveillante — opère : elle emporte le spectateur, l'enchanté, le conduit dans cette espace-temps, fugace et éternel.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est là qu'une étape. Une étape qui nous rappelle aussi bien Fontana que Soulages, et il y a fort à parier qu'Isabelle ira plus loin encore dans l'abstraction, dans cette recherche du mouvement et du temps dans l'espace clos et figé de l'image, où formes, lignes et couleurs se complètent et jouent ensemble pour dynamiser la surface, la faire elle-même *bouger* et l'extraire de son propre carcan.

Il y a là de l'intellectuel qui s'ignore, car tout cela, avec Isabelle Girollet, se fait dans la plus grande candeur et simplicité. Pourtant, il y a quelque temps, elle me confiait qu'elle rentrait le soir toujours épuisée. Elle avait en effet marché, photographié et, surtout, elle s'était plongée toute entière dans sa réflexion, cherchant ce quelque chose qu'on retrouve dans sa pensée, ses instantanés, ses clichés, au point de se confondre avec eux. Il n'y a pas de mystère, toute image d'art photographique est plus qu'un simple *shooting*. De cela, on se moquerait presque, s'il n'y avait en arrière-plan une véritable personnalité d'artiste.



Née le 12 septembre 1961 à Montluçon, ville fleurie au cœur de la France, Isabelle Girollet, est l'avant-dernière d'une fratrie de quatre filles. Son père, ingénieur de travaux publics, sera au fil des années nommé en Algérie, au Sénégal et à Bonn, ville fédérale allemande. Pour la petite Isabelle, choyée par ses grandes sœurs Catherine et Claude, bercée par les notes de Rachmaninov, Chopin et Liszt interprétées par sa maman pianiste, c'est le bonheur. Âgée de trois ans à peine, elle montre une aptitude naturelle à s'exprimer dans la langue de Goethe. Sa nounou Frau Schulz est aux anges par les progrès de sa protégée, qu'elle voit grandir sous ses yeux huit années durant. L'irruption de Florence, la petite sœur, venue au monde une matinée ensoleillée d'automne, distrait la nounou de sa tâche principale, mais la future photographe est sage, consciente d'avoir perdu son statut de cadette s'assume en toute autonomie. Sa petite enfance se termine dans la joie.

En 1972, Isabelle est presque adolescente quand son papa rentre à Paris diriger le service commercial de l'entreprise. La famille s'installe dans le très chic 16<sup>e</sup> arrondissement. Bilingue et sportive, Isabelle développe sa curiosité pour l'art souvent au détriment des cours du tout neuf collège Eugène Delacroix. Ses notes sont loin d'être excellentes. Ses parents aimants la réconfortent. Le jour de son treizième anniversaire, un très joli cadeau l'attend à la maison : un Rollei 24x36. Munie de son premier appareil photo, Isabelle accompagne son père sur les sites industriels et mitraille de photos chantiers, bâtiments, barrages, ponts et tunnels. Petit à petit son œil s'exerce, sa sensibilité s'affine, elle se passionne, décidée à en faire son métier. Elle fréquente assidûment l'Académie d'art Roederer, place des Vosges.

En 1980, après son bac, elle obtient son premier poste. Olivier Dassault l'engage comme assistante photo. Girollet admire les qualités de l'homme, et surtout sa sensibilité photographique. Avec lui, elle apprend à dessiner la lumière et l'espace, à jouer avec la couleur... Le maître et son élève sont complices et ensemble s'acheminent vers l'abstraction. Toutefois cette période se termine. Sept ans sont passés. L'artiste affirme son indépendance et prend son envol.

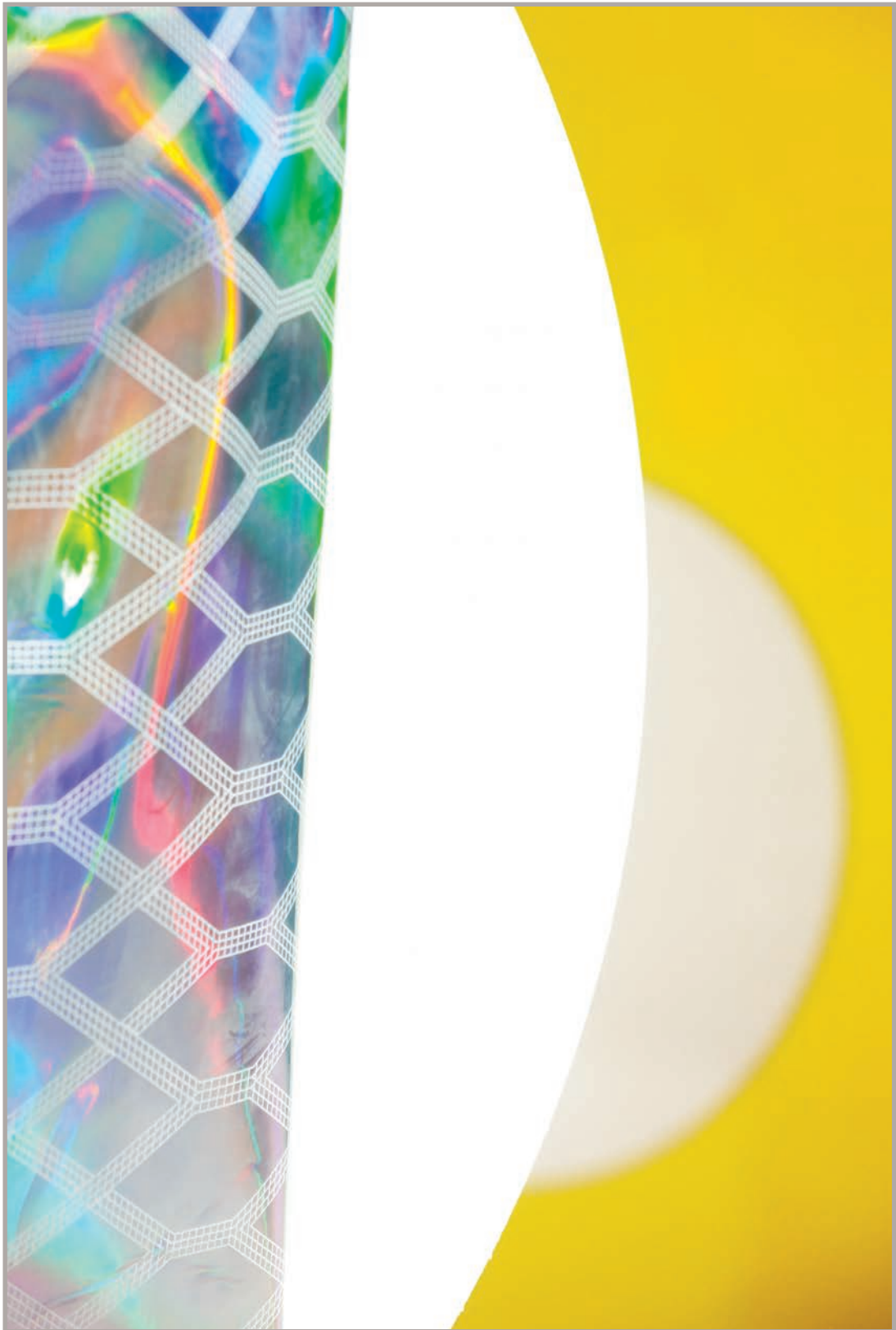
En 1987, elle rencontre un autre photographe, avec qui elle entreprend un nouveau parcours dans les domaines de la publicité et de l'édition. Le couple s'entend bien, ils partagent la même passion, ils se marient, s'installent dans une belle propriété de Seine-et-Marne et montent un Studio Photo Publicitaire. Deux enfants viendront remplir de bonheur leur maison. Leur union continue, puis Girollet revient à ses origines. Son œil aux aguets, elle traque à nouveau les sites de production industrielle, le paysage urbain, l'architecture... Sa technique a évolué et sa passion est là. Elle développe une expression nouvelle, capte la lumière, la forme, la couleur, sa palette artistique est de plus en plus abstraite et minimaliste.

Aujourd'hui, elle vit et travaille au sein d'un confortable petit nid ramboliteau où chevaux et faune sauvage errent librement dans dix hectares de bois et de prairies.

Ton rêve apaisé, sublimé,  
Sérénité, lumière nées de la voix aimée.

De ce jour tu sauras, que l'amour, la confiance  
Donnent sens sur la voie de la vie.

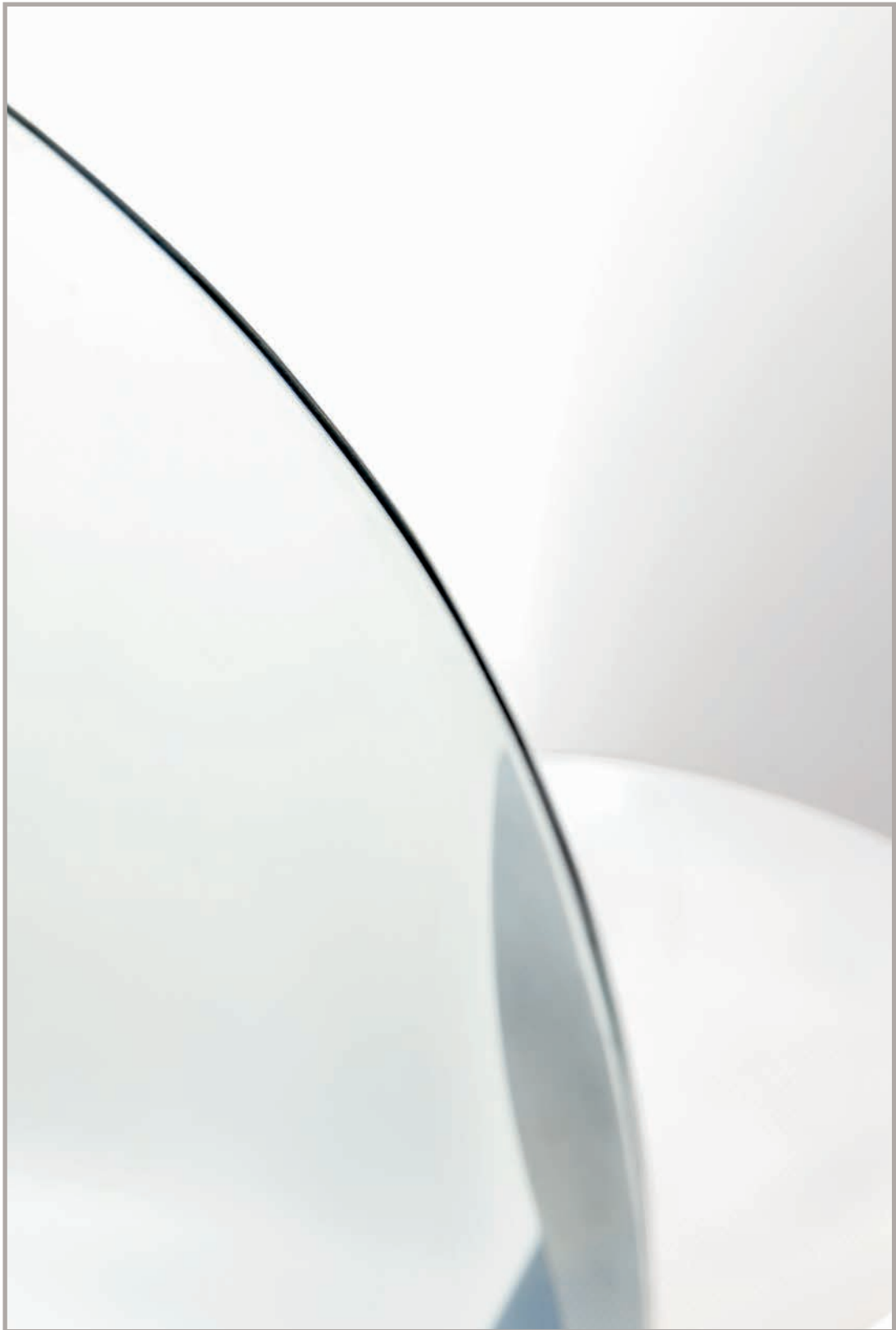




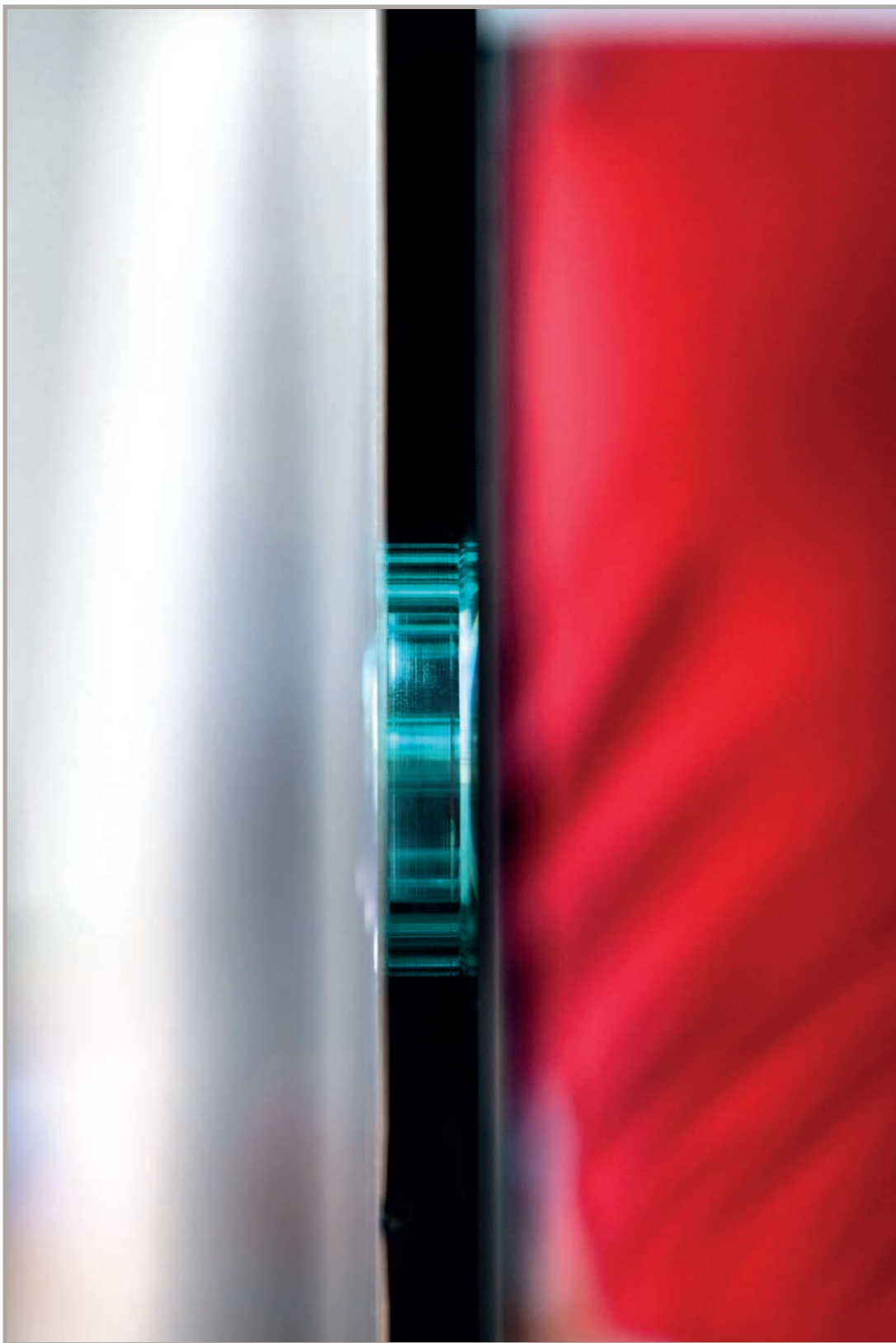
Harmonie.

Élégance simple de la pureté,  
Et de la force sans violence,  
Lumière d'un regard.

Une femme.

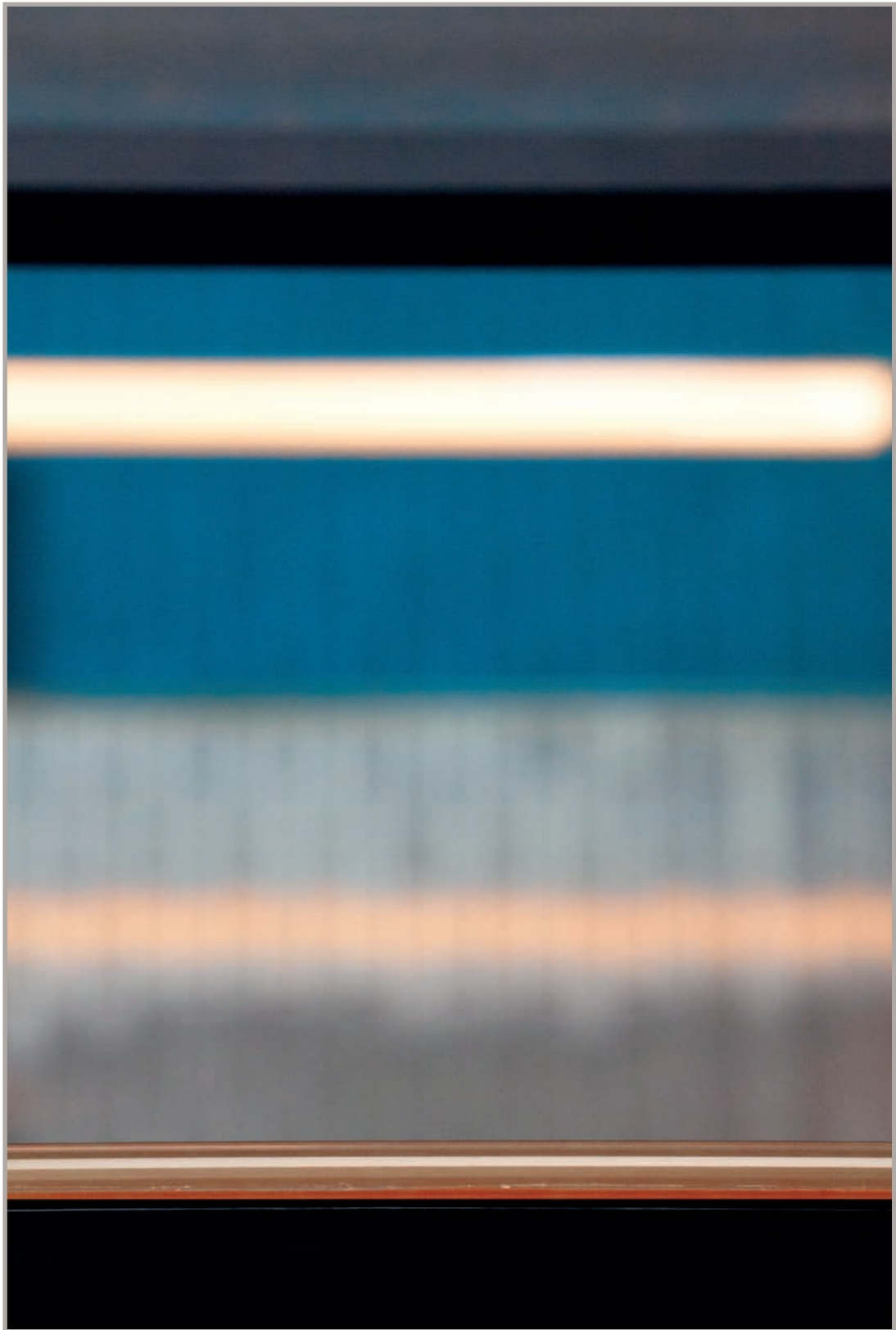


Quand l'avenir s'ouvre,  
Sur le sombre de l'inconnu  
Apparaît le joyau  
De la liberté et de la vie.



Magie, mirage, joue la lumière, tourne manège,  
Tête en l'air, allongé, tête en bas.

La terre est ronde,  
Comme un rectangle.



Si loin, la profonde et douce ondulation.

Le funambule avance  
Sur les fils de lumière  
Tendus par le hasard.





Puits de silence.

Rouge.

Le pendule du temps bat.

L'ombre de nos vies,  
Passe et s'en va.



Et si de l'autre côté,  
De l'autre côté du trou noir,  
L'univers était blanc,  
Comme une tempête de neige ?



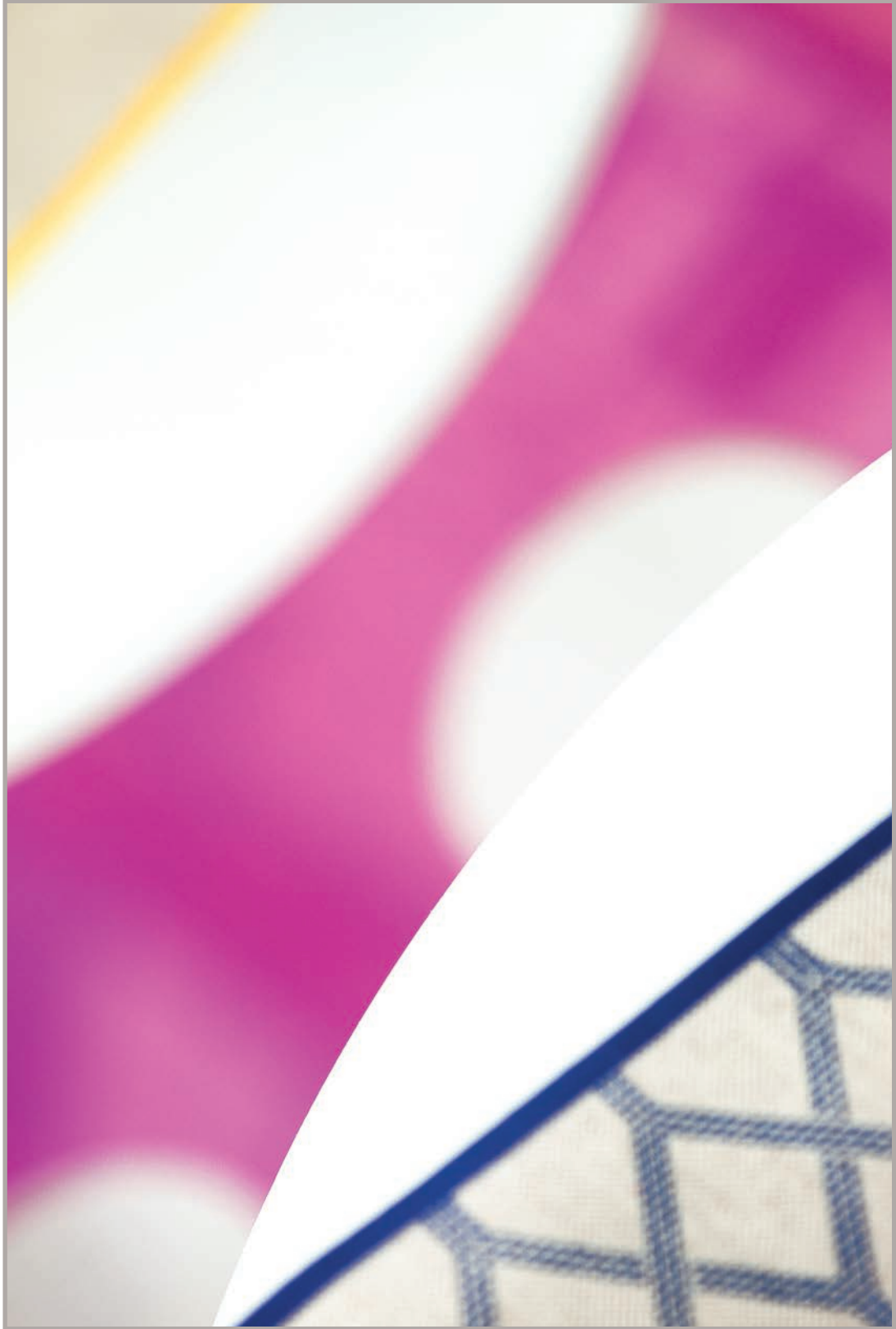
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.\*

\* Charles Baudelaire, *Invitation au voyage*



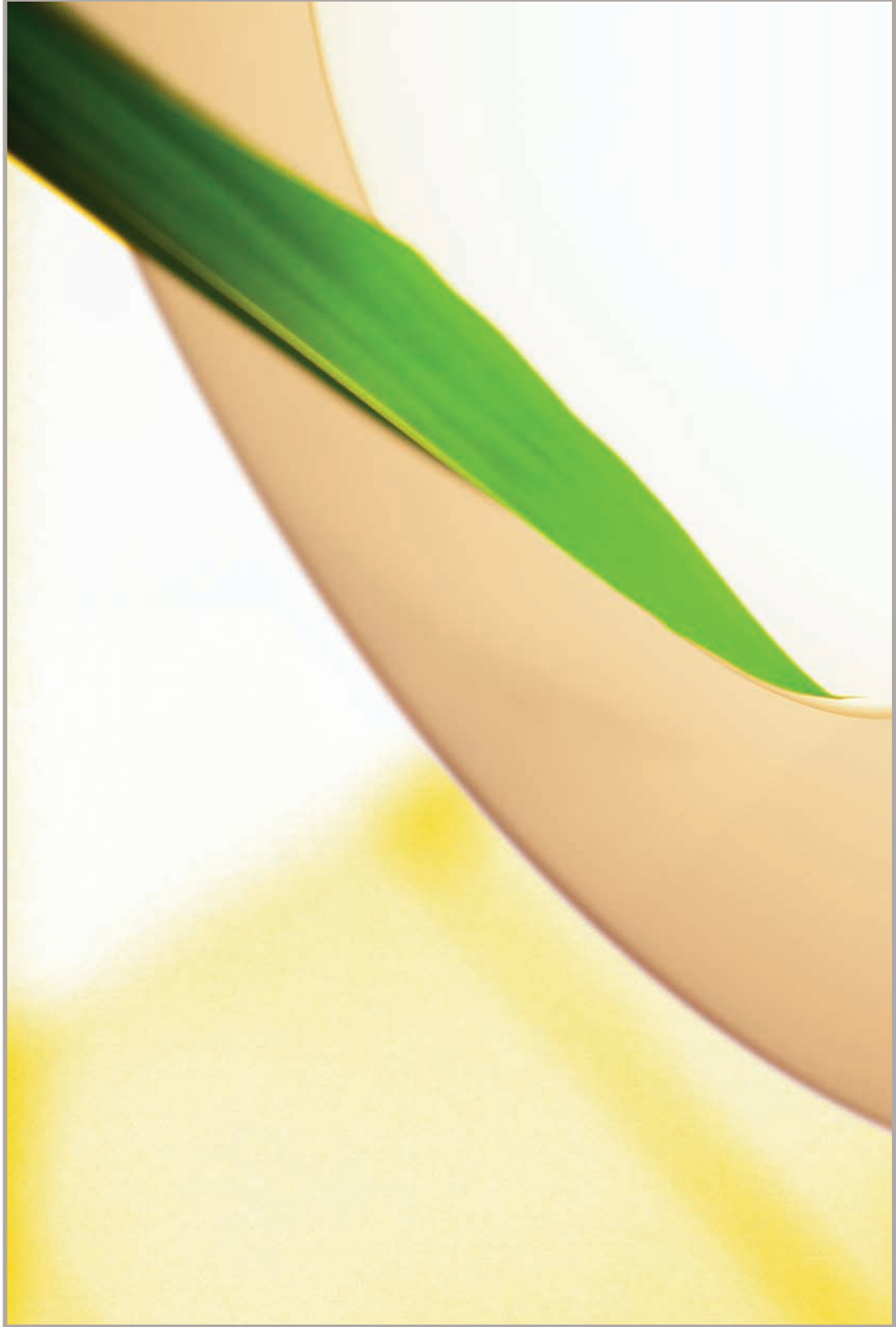
Quel vin est aussi pétillant,  
savoureux, enivrant,  
que l'infini des possibles.





Alors on pourrait faire une ronde autour du monde,  
si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.\*

\* Paul Fort, *La ronde autour du monde*



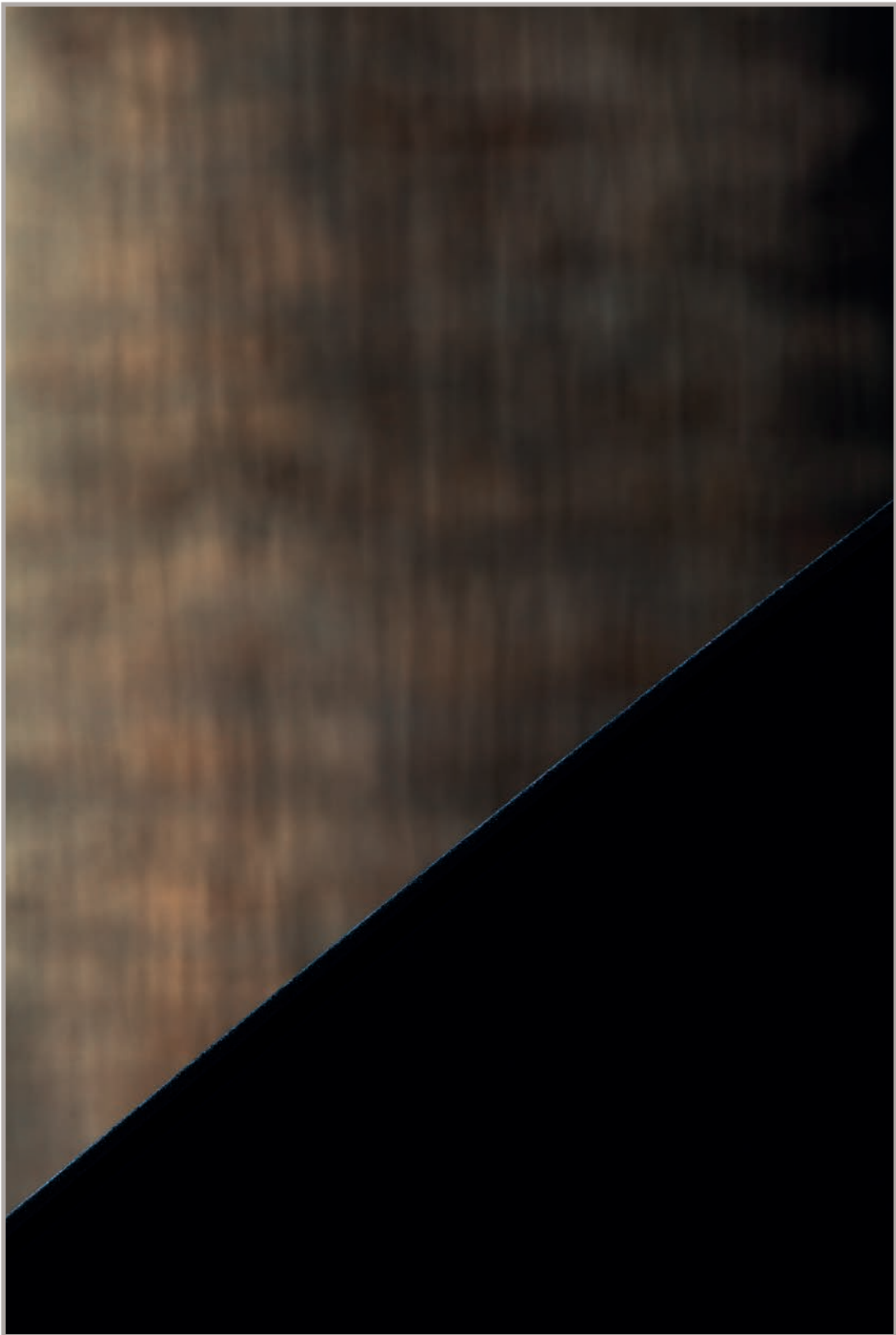
Entre silence et résonance,  
Entre doute et confiance,  
Entre solitude et rencontre,  
L'entre-deux, où l'espérance advient.



Lune mystère sur la mer.

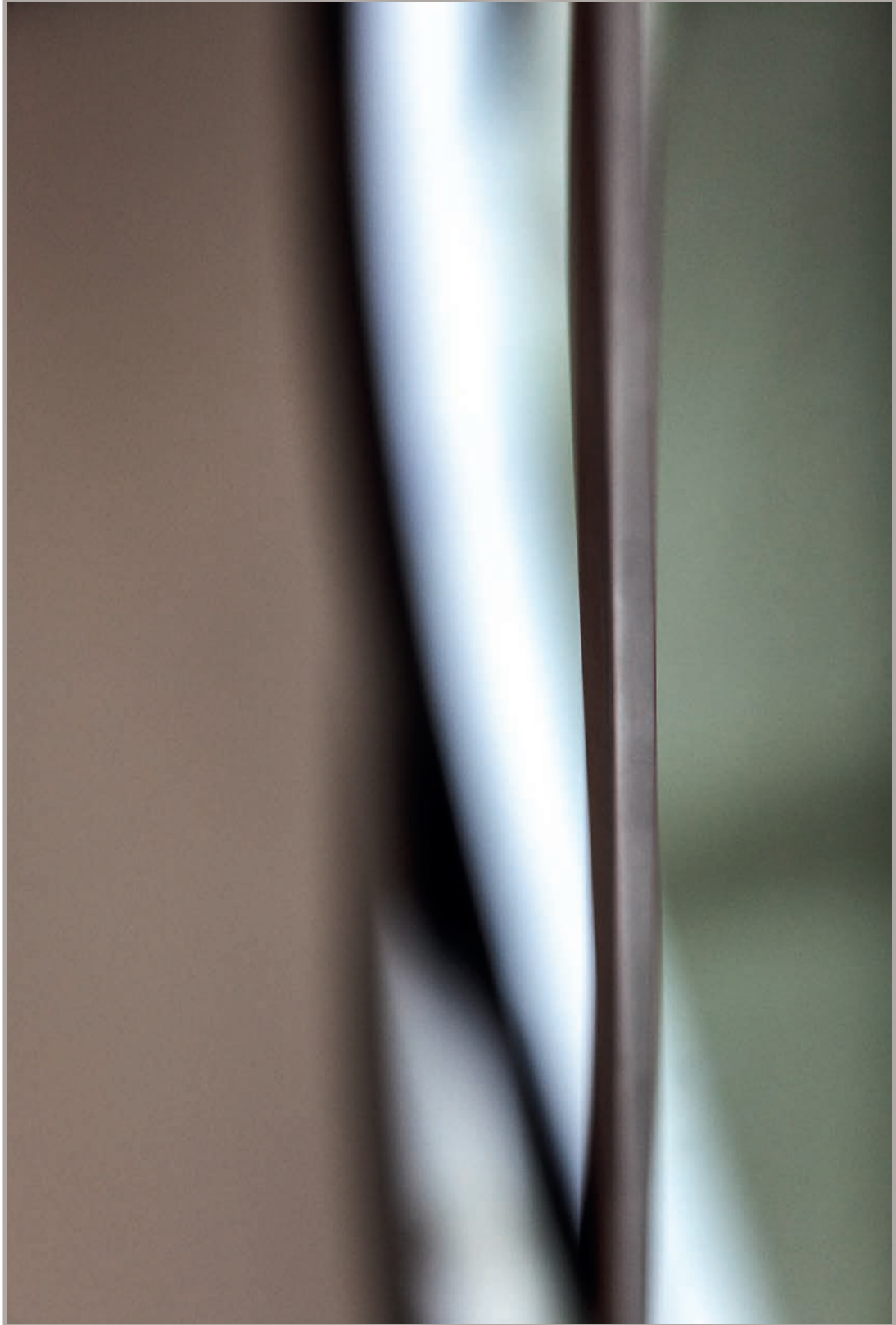
Elle aspire en tempête dans son immense houle  
Le ciel noir exploré.

La perspective est folle et fuit.



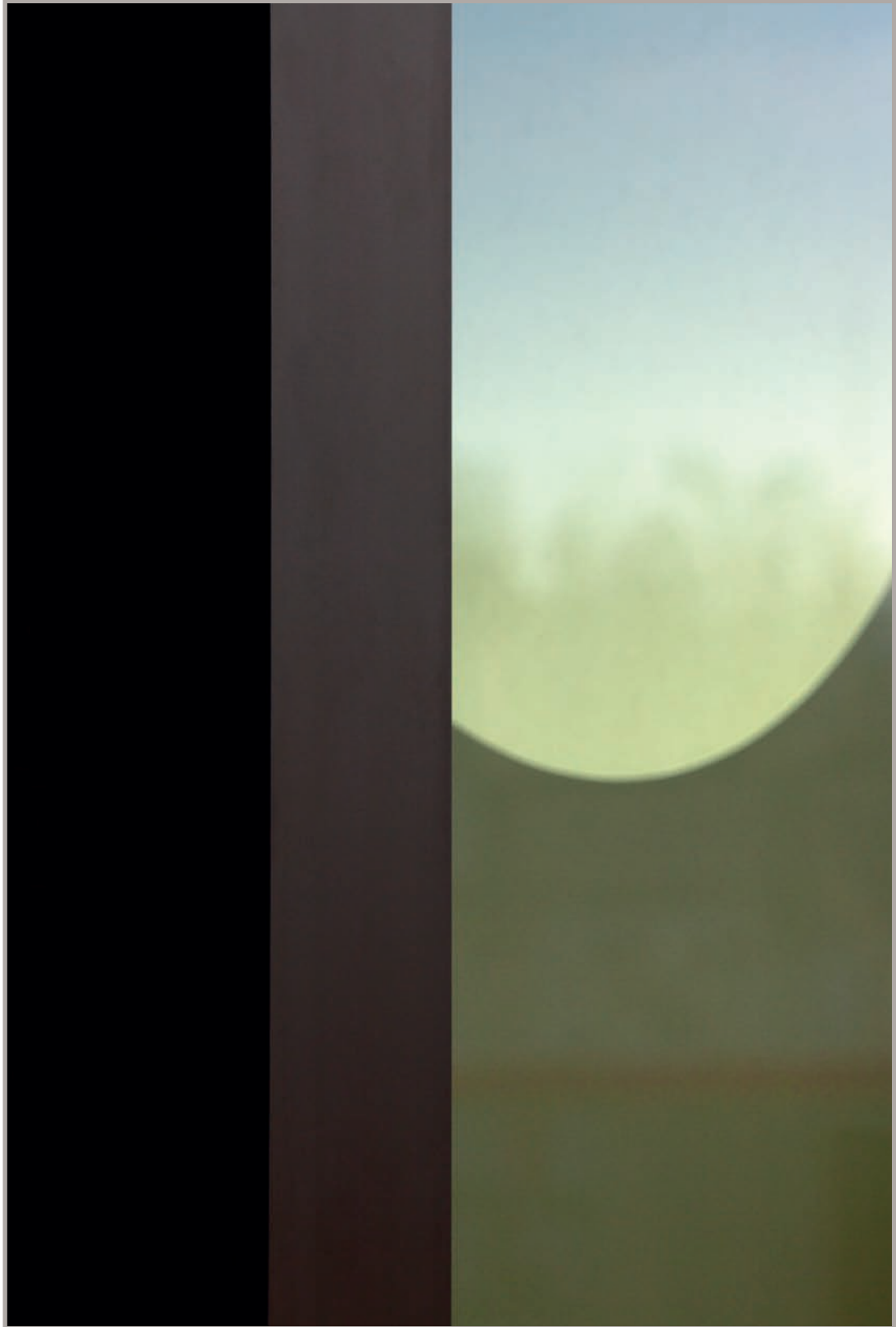
La douceur et la force  
D'un coup de vent,  
À l'instant, ont joué avec la lumière  
De l'aube grise.





Un arc parfait, des arabesques  
S'évaporent sur le ciel clair.

Ce n'est qu'un rêve  
De lumière, de couleurs et d'ombres.



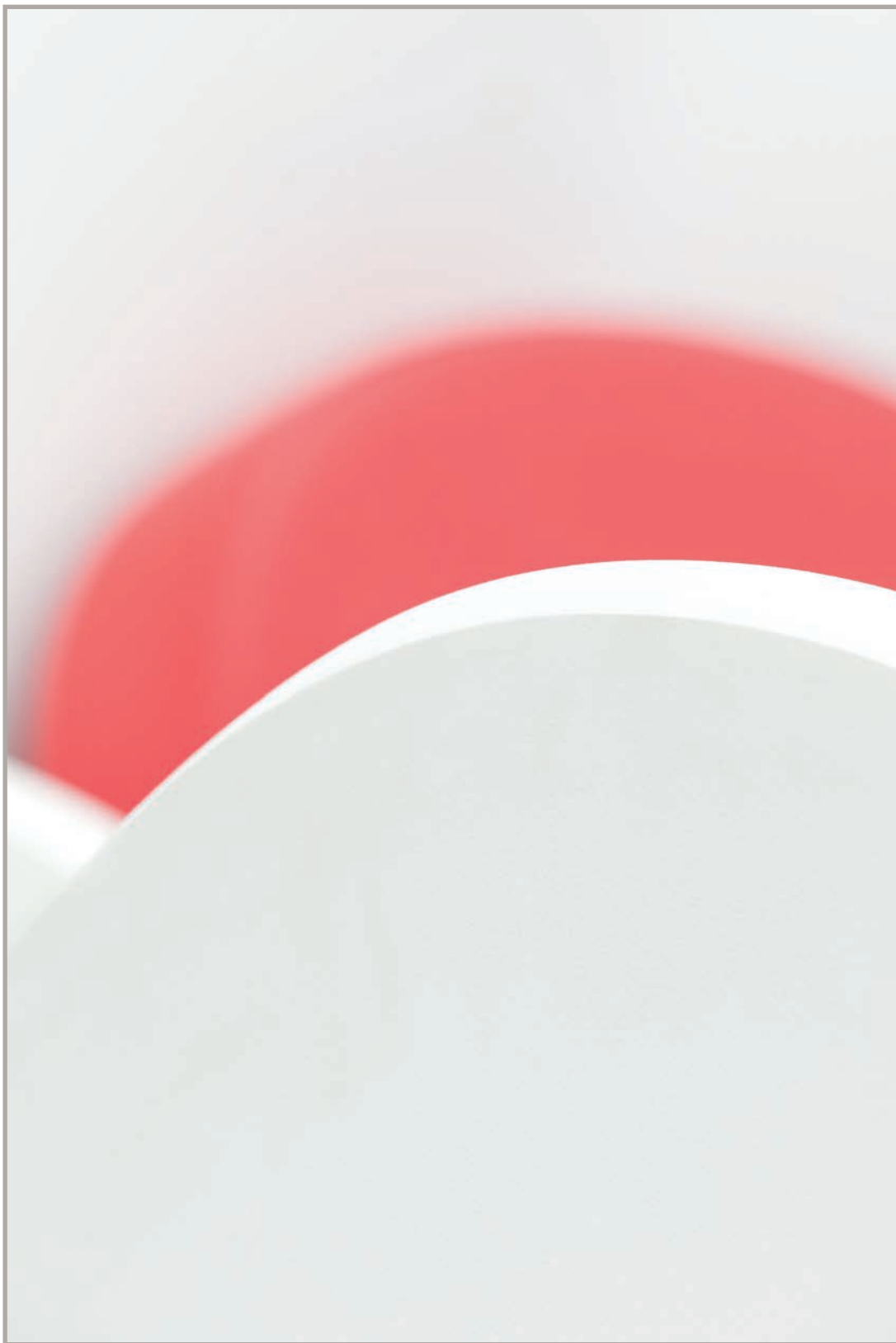
Le temps bat,  
L'Oiseau de feu danse.

Une chanson, je me souviens  
Que sa robe était rouge.



Il est des matins où la beauté existe.

À l'instant même, la confusion des rêves fait place à l'éveil,  
Le monde nous est donné et les mots pour le dire.

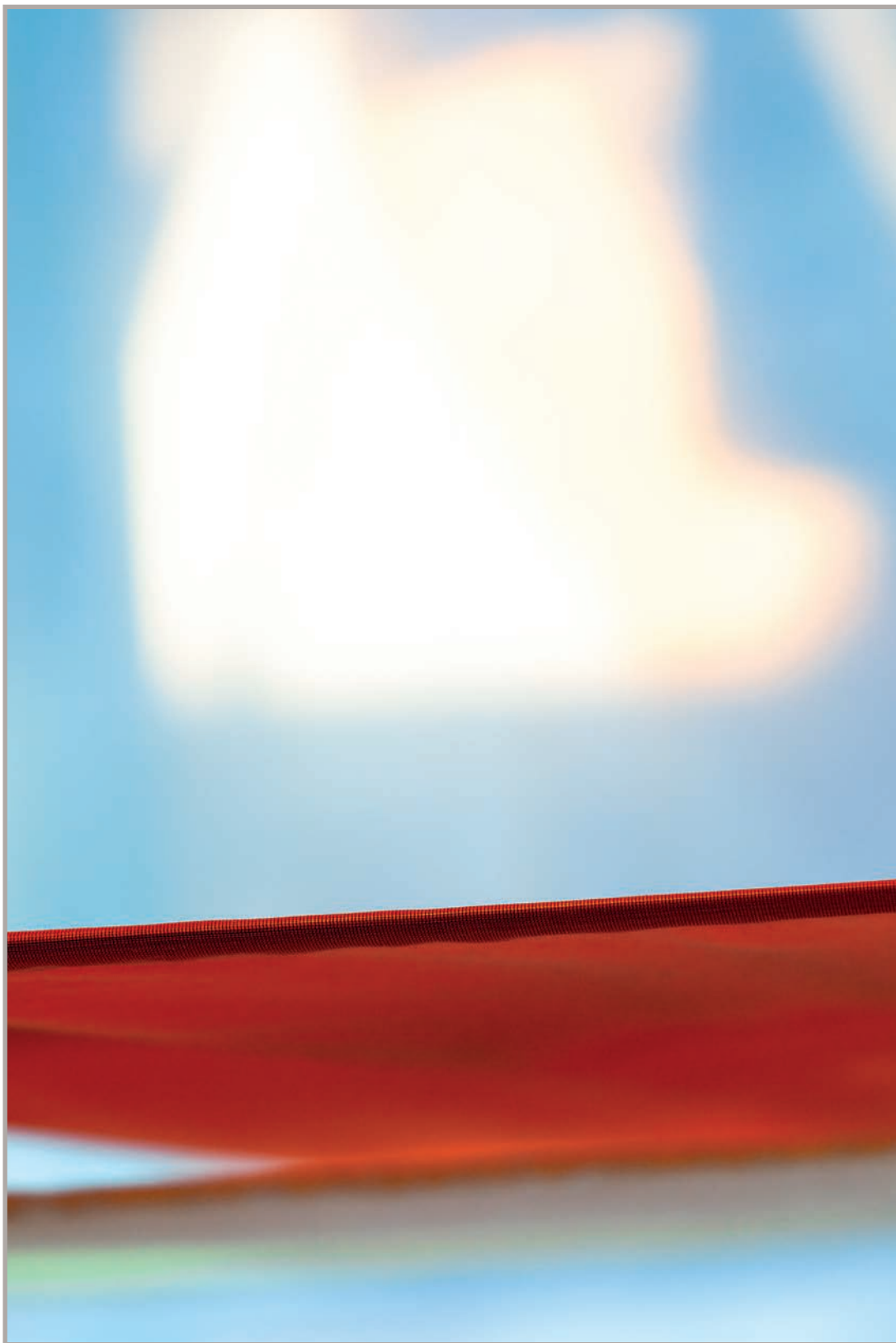


Dans Arles, où sont les Alyscamps,  
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,  
Et clair le temps,

Prends garde à la douceur des choses.\*

\* Paul-Jean Toulet, *En Arles*





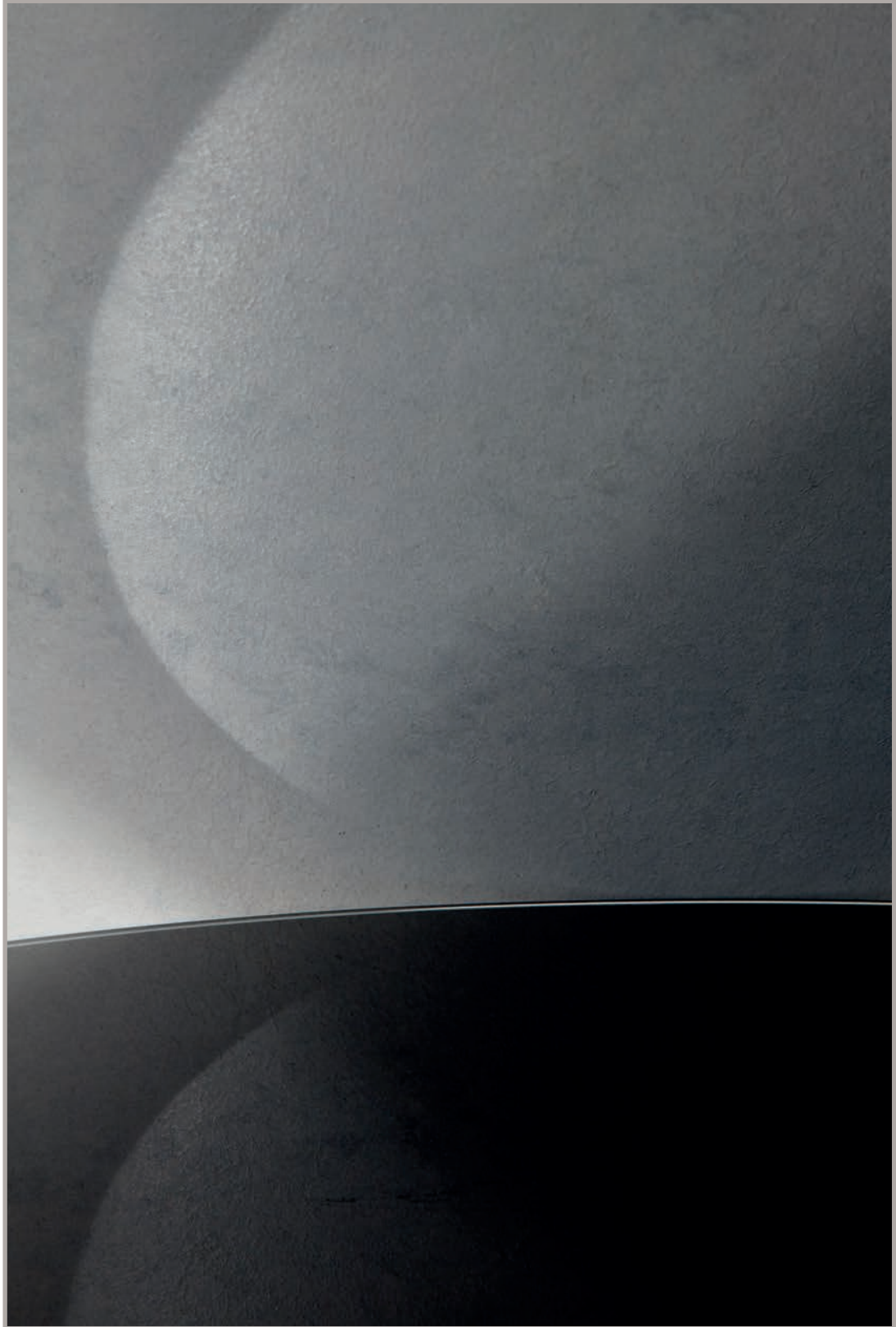
Il est des lieux ainsi ;  
Quel étreignant vertige.

La lumière est partie, il reste les fantômes,  
Leurs fugaces lueurs dépourvues de couleurs.



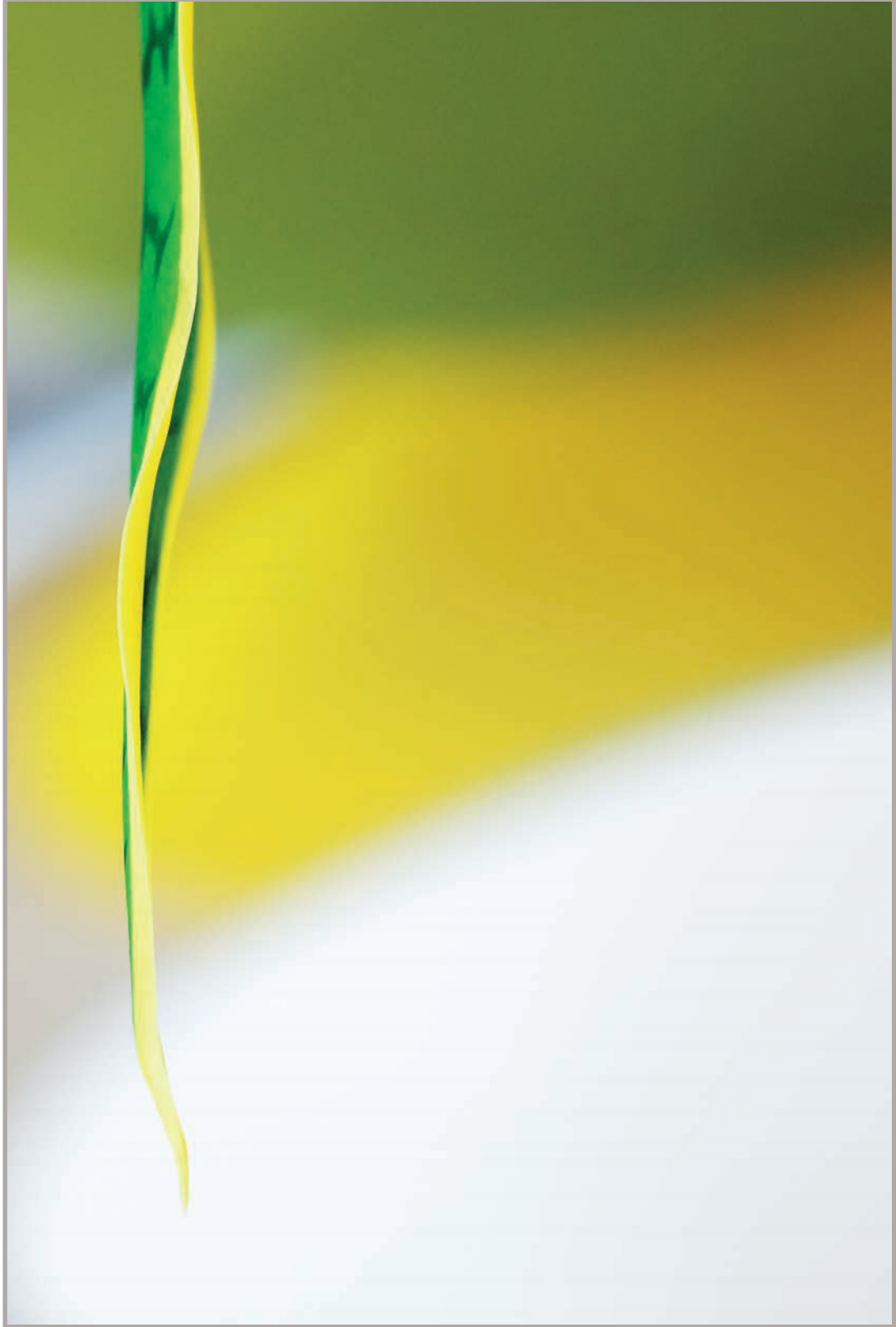
Musique des sphères,  
Matière noire, énergie sombre,  
Fantômes de l'univers.

Le savant les calcule, devin !  
Le musicien les joue, devin !  
L'objectif les capture, destin ?



La vie naît de la lumière.

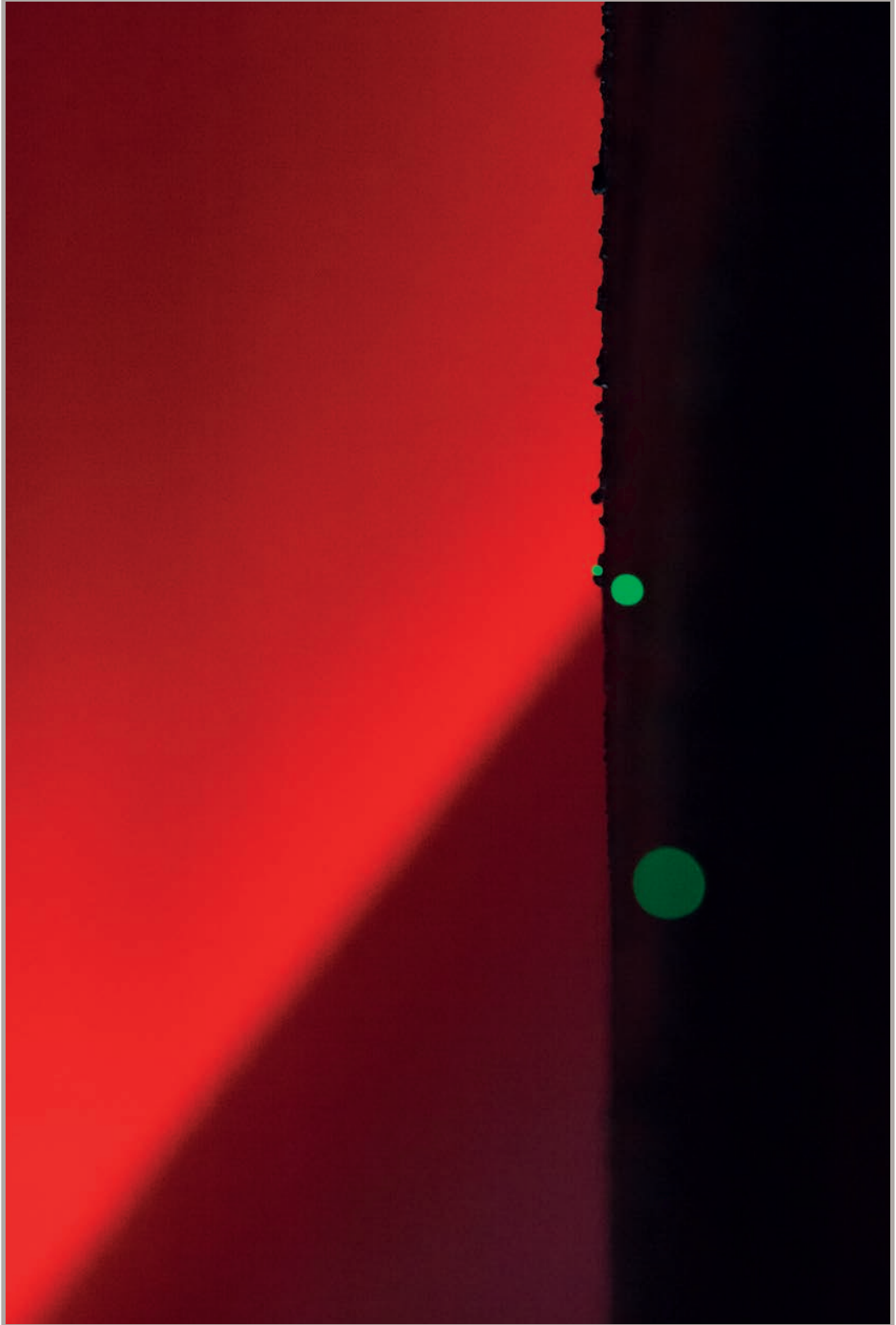
Alors sa diversité foisonnante,  
Nous offre d'imprévisibles nuances  
De formes et de couleur.



Il fait si chaud ;  
Le rouge sombre dans le noir.

Loin dans l'espace  
Trois soleils lancent,  
Un dernier rayon vert.





Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure.\*

\* Guillaume Apollinaire, *Le pont Mirabeau*



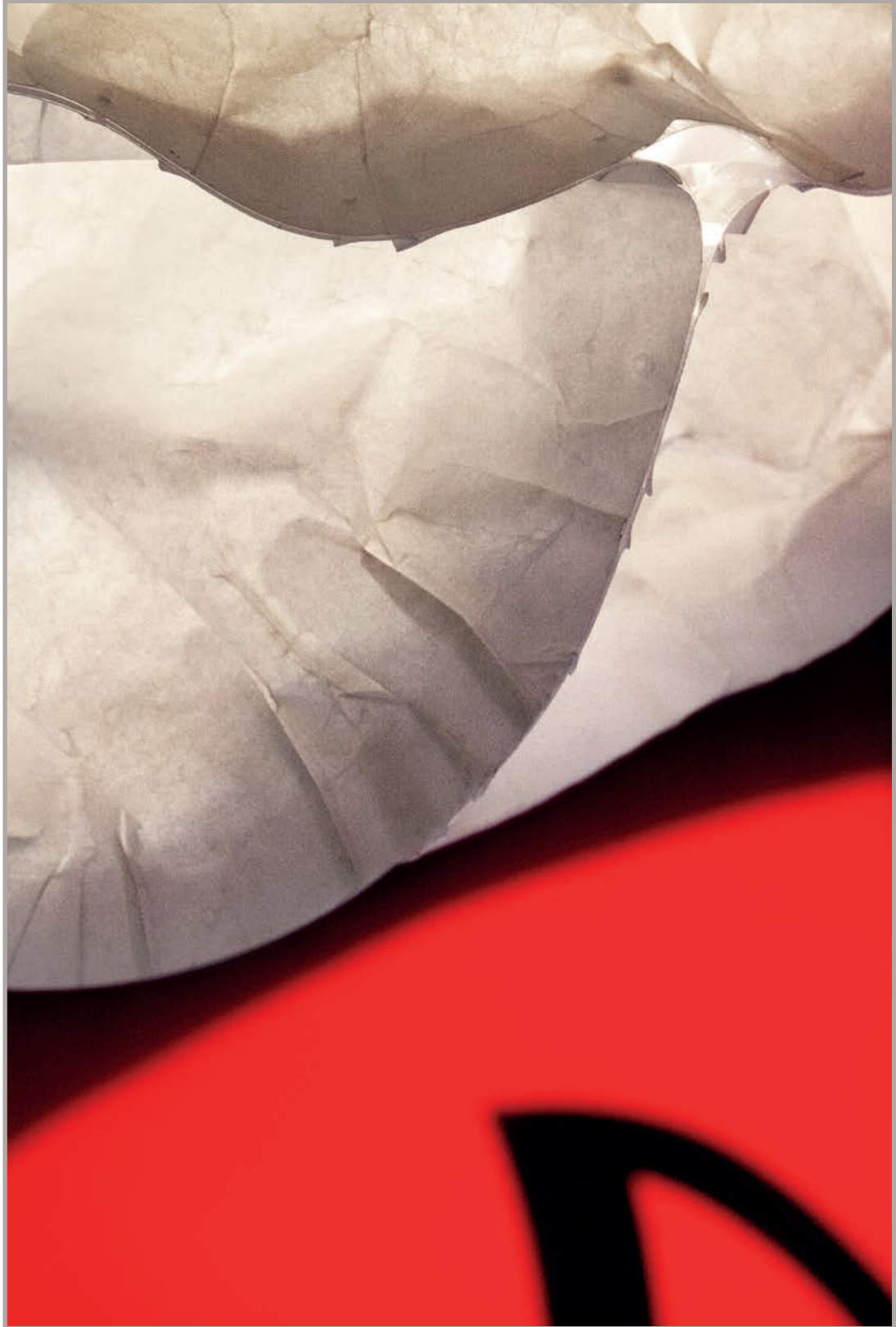
La force impalpable de la lumière,  
Et l'imprévisible souffle du vent,  
À chaque instant jouent avec les ombres.

Ainsi ils donnent vie à l'immobile  
Et le gris nous parle de couleurs.



Dans un grand lit carré,  
Dans un grand lit carré,  
Couvert de toile blanche,  
Couvert de toile blanche.\*

\* Chanson traditionnelle française



Quand la beauté nous guide,  
Enfants, sur le sentier de balade,  
Enchantement du jamais vu.

Plus tard, sur le chemin de la vie,  
Résonance du temps vécu.





Laissez toujours une ouverture,  
Si petite soit-elle !

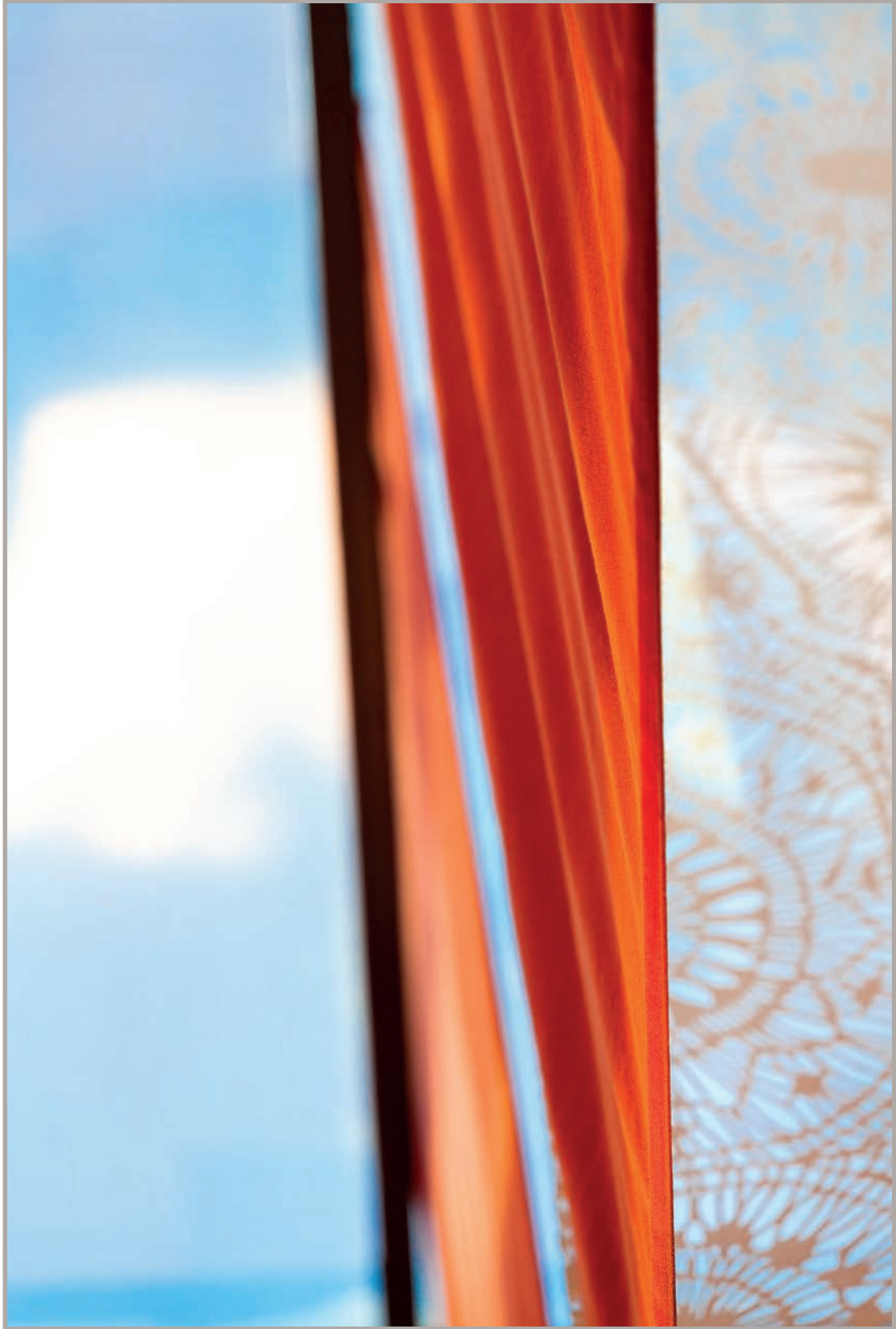
Alors l'universelle lumière  
Vous fera arc-en-ciel.



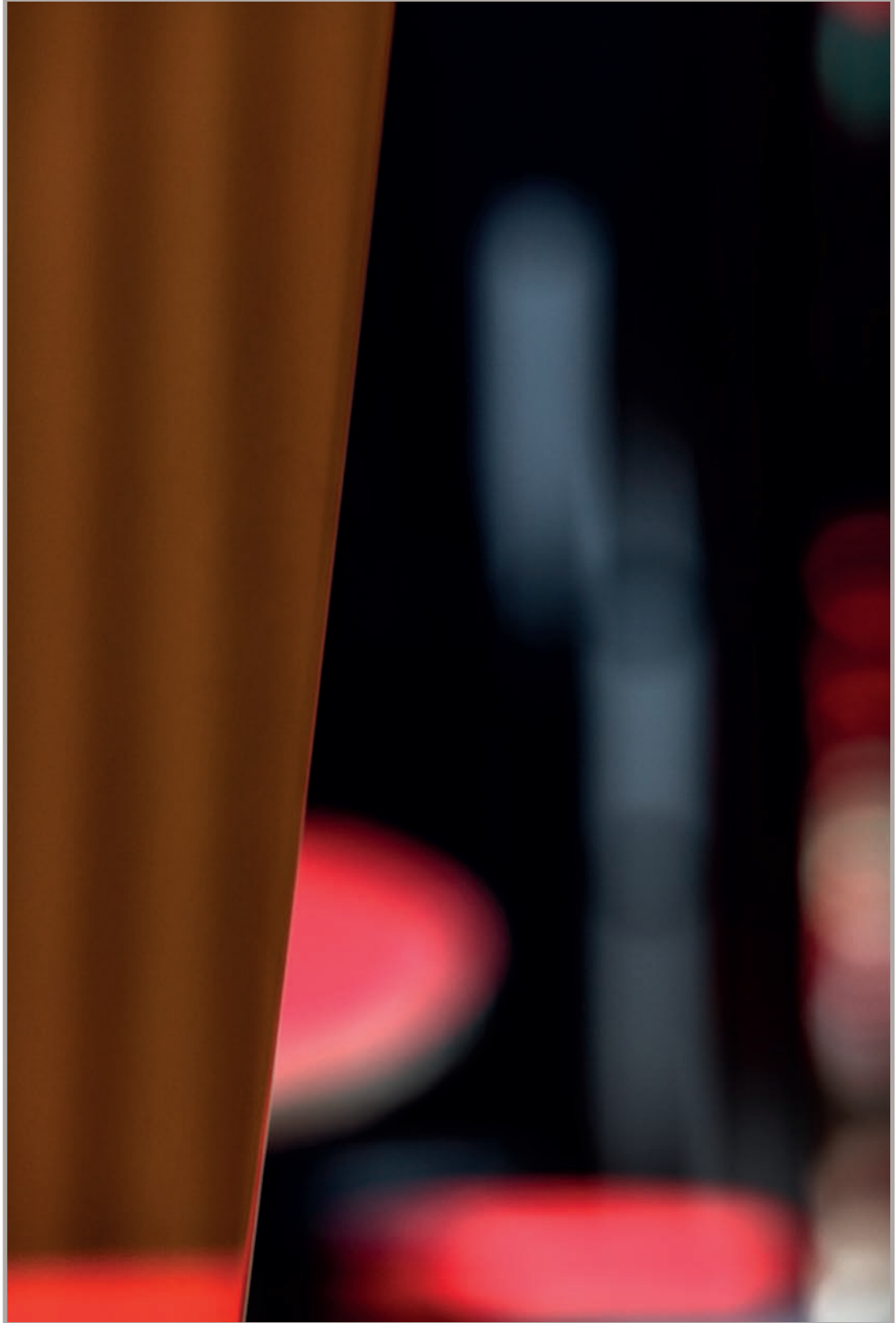
Plus ne suis ce que j'ai été,  
Et plus ne saurais jamais l'être.

Mon beau printemps et mon été  
Ont fait le saut par la fenêtre.\*

\* Clément Marot, *Plus ne suis ce que j'ai été*



L'abstrait saisit le vrai, le sublime.  
La pesanteur et la grâce,  
Le sombre et la lumière,  
La multitude et la solitude.



Les petits hommes verts de mon enfance,  
J'espérais bien les voir un jour !

Celui-ci est tombé, direct, de sa planète rouge.

Son beau casque est fendu.

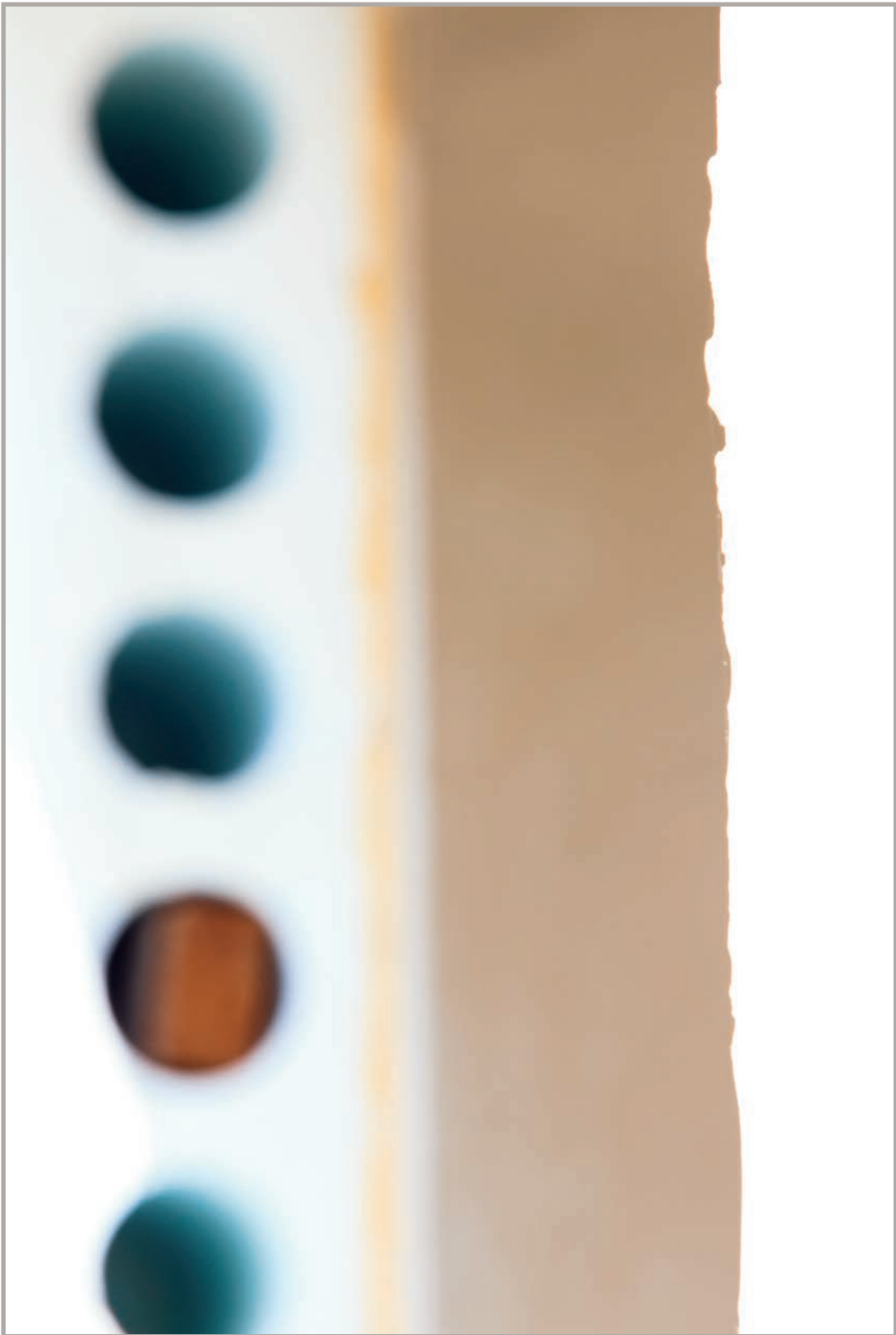
Isabelle l'a vu !  
Mais ne le cherchez pas.



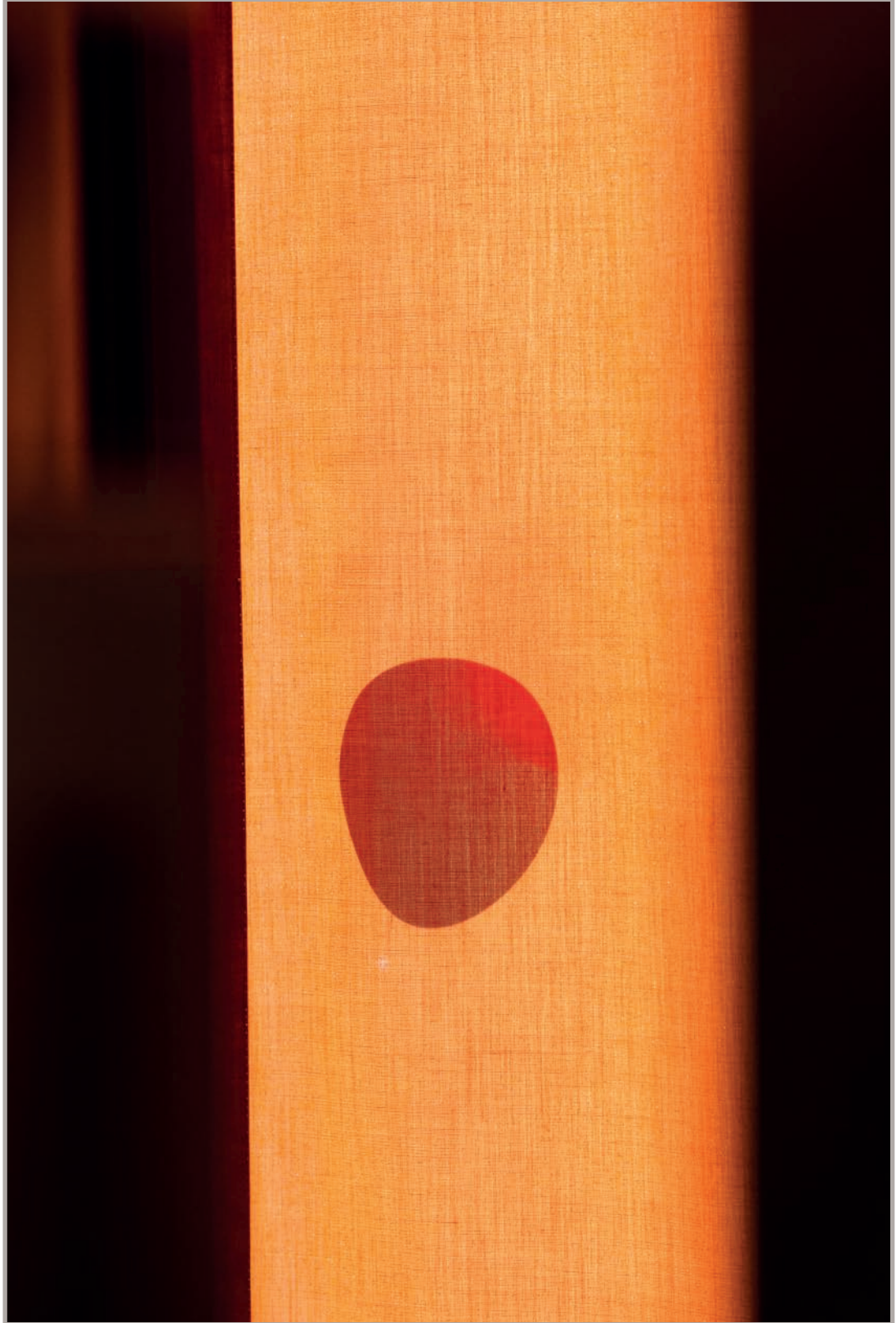


Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître  
A détruit l'harmonie ! Il en rougit le traître !\*

\* Edmond Rostand, *Tirade des nez*, *Cyrano de Bergerac*



Faisons vivre la lumière,  
Laissons battre notre cœur,  
Comme un appel,  
Pour apaiser la nuit.



Dans le ciel sans limite,  
Le pendule cosmique bat.

Résonance sans fin  
De l'espace et du temps.



Ta vie, perdu sur le chemin des certitudes,  
Soudain au bord des yeux,  
L'éclat d'une fleur bleue.

La beauté, mystérieuse, vient te tendre la main.





Franchir la frontière hasardeuse,  
Quitter les certitudes,  
Marcher vers l'incertain,  
Ses ombres, ses confuses lueurs.



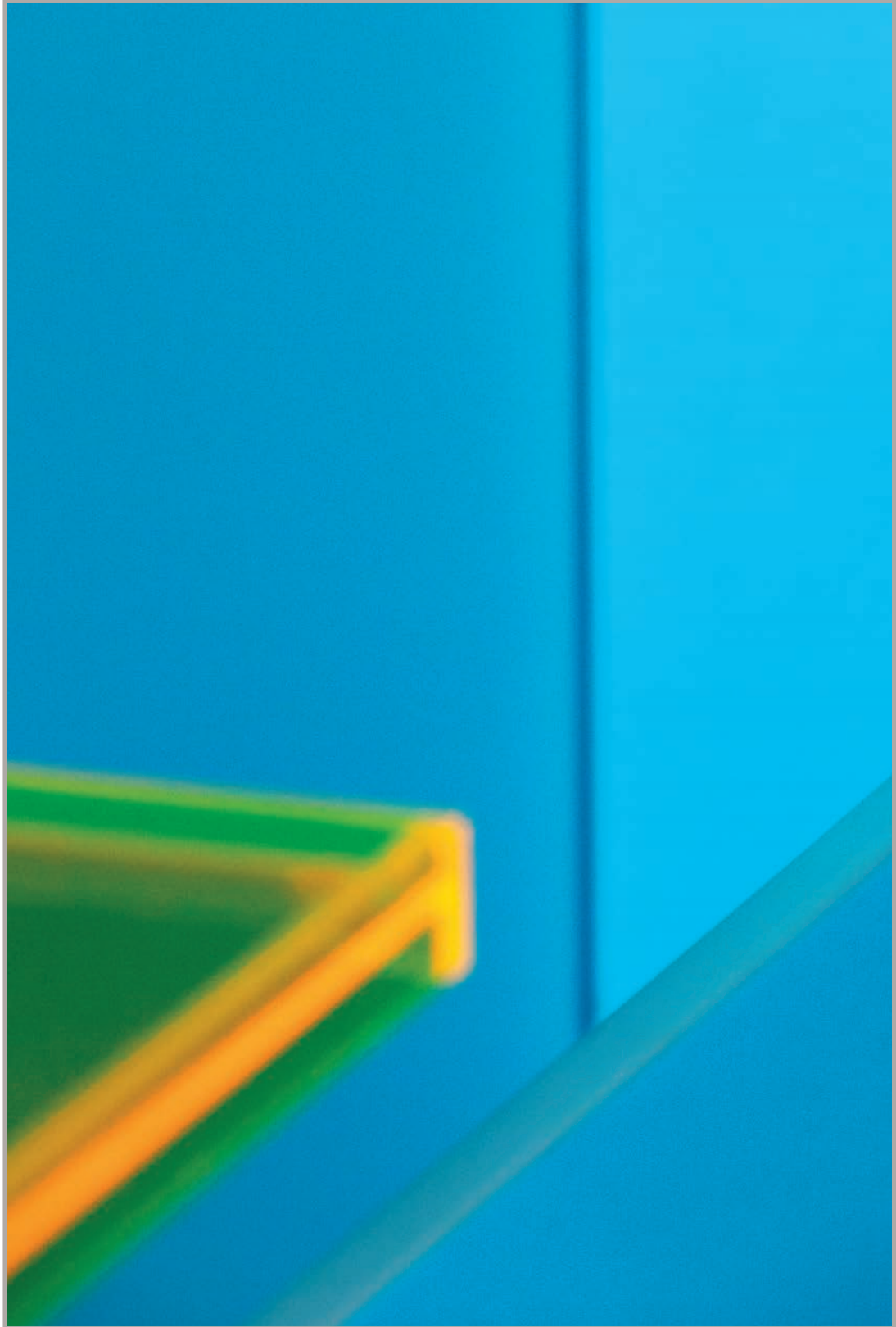
N'appartiens à aucun pays ;  
sois comme le berger d'Afrique.

\* Pythagore, *Voyages de Pythagore en Égypte*



L'île, partout la mer,  
Elle écoute le ciel.

Les oiseaux au printemps,  
S'aiment dans ce grand bleu.



Le bonheur est dans le pré,  
Cours-y vite, cours y vite.

Le bonheur est dans le pré,  
Cours-y vite. Il va filer.\*

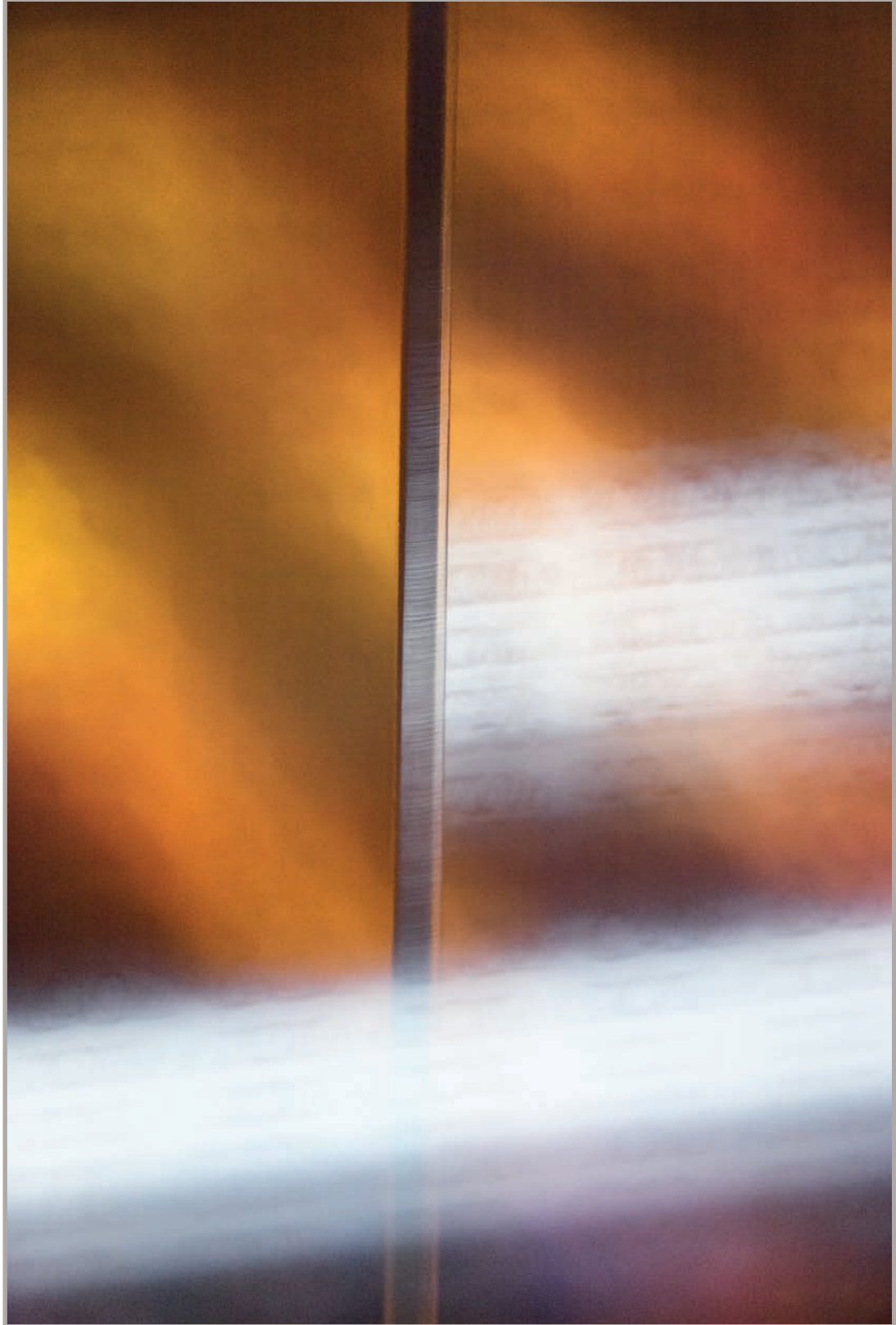
\* Paul Fort, *Le bonheur*





Le temps est une valse,  
Une valse à trois temps.

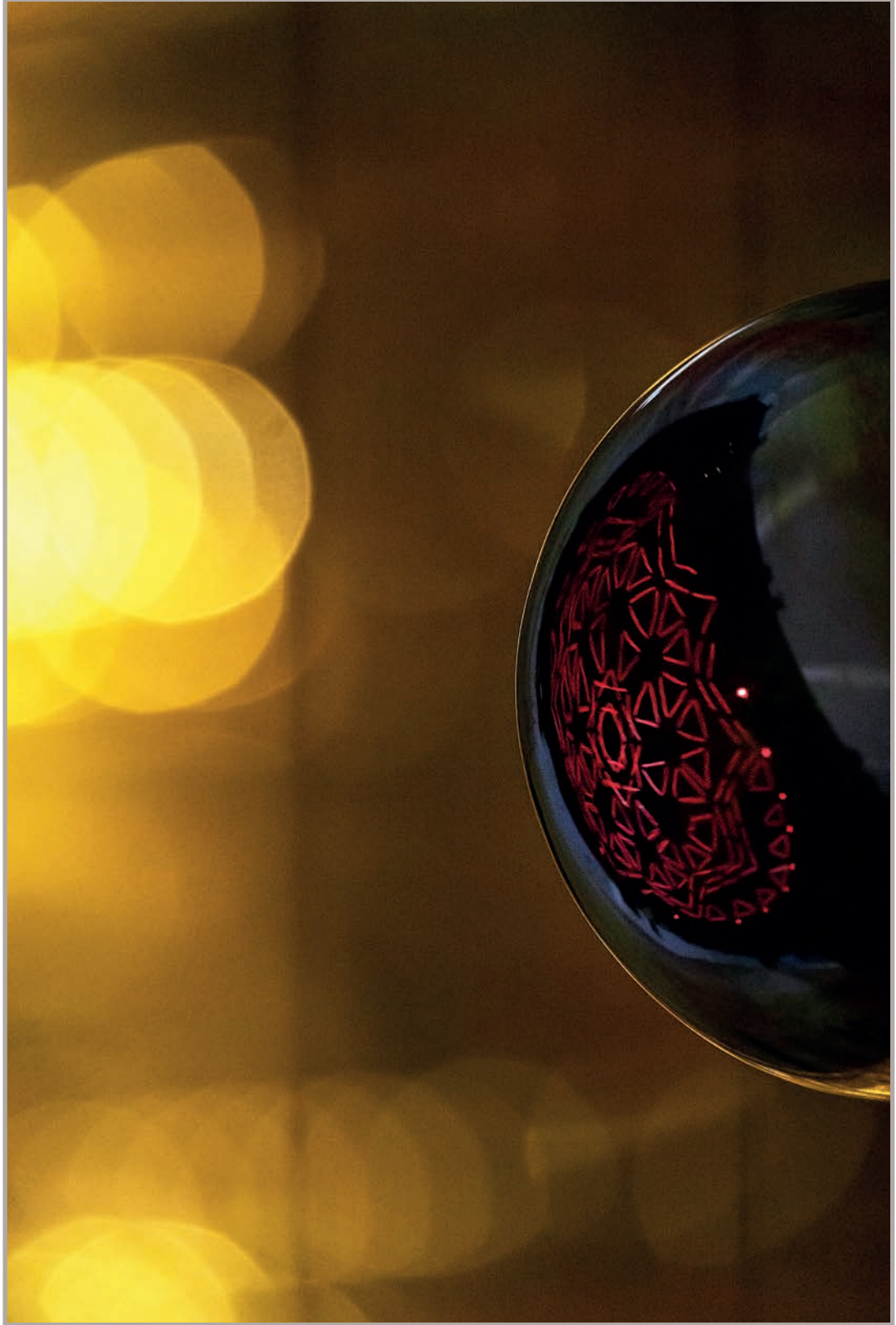
Le temps d'avant,  
Qui vibre en nous immobile,  
Est notre richesse  
Le temps de l'action,  
Qui traverse notre vie,  
Est sa permanence  
Le temps de l'instant,  
Cherche l'avenir, invisible.



Que comprendre à ma parole ?  
Il fait qu'elle fuit et vole !

Ô saisons, ô châteaux !\*

\* Rimbaud, *Bonheur*







Ce livre, composé en Rotis Sans Serif  
sur papier Fedrigoni,  
a été imprimé sur les presses  
de Geca Industrie Grafiche,  
en Italie à San Giuliano Milanese.

Achevé d'imprimer le 4 juillet 2022.